

DANS L'OcéAN GLACIAL

LE SOLEIL DE MINUIT

25 juin, samedi.—Ce matin, quand on y pensait le moins, " brusquement d'épaisses vapeurs ont monté, et tout a été submergé par un houleux océan de ouates blanches." (LORI). Et en avant la musique du *cornet de brume* que l'on s'était, sans peine, déshabitué d'entendre !

Heureusement ça n'a duré que quelques heures. Quand nous avons retrouvé l'air libre et la lumière, l'île de Grimsey, dénudée et très triste, s'est dressée devant nous, à une dizaine de milles. Elle ne semble pas habitée d'une façon continue ; les Islandais, à cette époque de l'année, y séjournent un peu pour la pêche ; elle leur sert de point de relâche.

Ce soir calme plat. Sur les flots apaisés le soleil qui rayonne, très doux et mélancolique, là-haut, déroule un immense tapis d'argent aux moirures nacrés. Nous sommes seuls, perdus sur l'immensité muette. Immobilité, silence, solitude, tout cela est absolu—et incompréhensible, sûrement, pour quiconque n'a pas connu ces trois choses réunies dans les espaces étrangement vides de l'Océan. Jamais, sur terre, ne règne le silence complet. Mille bruits à peine perceptibles sortent de près, de loin, d'en haut, d'en bas, de partout ; cela provient des hommes, des animaux, des insectes, des oiseaux, des arbres, des choses qu'on ne sait pas. Ce bourdonnement imprécis, qui échappe à l'analyse, forme une sorte de concert harmonieux cependant,—concert de la vie qu'on entend sourdre de partout, qui s'éveille, qui s'agite, qui s'épanouit, qui s'éteint,—concert des joies, des douleurs, des passions, des détresses, du travail, de l'amour, de la mort...

Même en plein midi des étés, quand le soleil incendie un paysage et l'assouplit, des petites voix résonnent ou murmurent ; et puis l'air semble danser dans la reverberation crue de toutes choses, et c'est encore la vie.

Que de fois il m'est arrivé, à Tours, dans mes promenades solitaires sur le Canal, de m'arrêter et de prêter l'oreille à ce bourdonnement houleux qui s'élevait des champs voisins comme de la ville prochaine ! Que de fois, en pleine campagne, j'ai écouté de même ! Et toujours je percevais beaucoup de choses, j'entendais beaucoup de voix,—faibles et mystérieuses, ou fortes et imposantes,—qui me faisaient monter, monter avec elles au-dessus des douloureuses banalités de la terre, qui me faisaient rêver, qui dilataient mon âme, en tiraient des sons jusque-là inconnus,—comme les soupirs de la harpe éolienne sous la brise du soir,—et la faisaient souffrir aussi bien souvent...

Sur mer, rien de semblable, en ces jours de calme blanc où toutes les brises semblent finies, épuisées à tout jamais. Le soleil illumine une nature morte : c'est le silence absolu dans l'immobilité et la solitude absolue, et cela parfois étreint le cœur et lui fait mal. (1)

Il est vrai que l'Océan se rattrape, en ses jours de colère. Alors ses mille voix et hurlements mêlés à la grande clameur du vent remplissent les espaces, tandis que les flots, emportés par le vertige du mouvement, semblent vouloir ramener le règne du chaos.

Baigné par la douce et mourante lumière du *soleil de minuit*, j'ai éprouvé, une fois de plus, et analysé la première de ces impressions, celle du grand silence des flots pacifiés. Malheureusement un banc de brume s'étendait tout au bas de l'horizon, et l'extrémité inférieure du soleil s'y est plongée dès onze heures quarante-cinq ; à minuit dix, l'astre y a, durant quelques minutes, disparu tout entier, car la brume montait. Mais bientôt le soleil qui, lui, remontait aussi, en est sorti de nouveau, projetant sur la mer sa lueur pâle.

Ce *soleil de minuit*, que de touristes tiennent à honneur de le contempler, au moins une fois, du cap Nord norvégien ! Nous l'avions déjà entrevu, le 15, au large du cap Nord islandais ; comme nous séjournons



GROUPE DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

longuement en son froid empire, il nous est loisible de le voir, non en passant comme ces touristes, mais pendant au moins trois semaines (avant et après le solstice d'été), lorsqu'il ne cache pas sa majesté derrière les fantastiques nuages ou bien dessous la triste voile des brumes.

26 juin, dimanche.—Visité un navire pour lequel nous avions des lettres ; rencontré vingt-trois autres. Tout allait bien à bord.

La nuit dernière j'ai bien vu et observé le *soleil de minuit*. Vers dix heures, la mer s'apaise, redevient très calme et déroule à l'infini son uniformité énerveuse : on dirait une prairie incommensurable légèrement ondulée. Et le pâle soleil boréal étend sur les flots une lumière appauvrie, presque éteinte ; cela ressemble à un astre très vieux, usé, près de s'évanouir. L'atmosphère, cependant, s'épure toujours plus, devient transparente et très limpide ; le soleil semble reprendre des forces pour se montrer à minuit, dans une pleine lumière atténuée.

Depuis onze heures trente environ, il ne descend plus ; jusque vers une heure, il ne paraît pas sensiblement remonter. Il est *étale*—s'il est permis de lui appliquer cette expression maritime,—à une hauteur appréciative de deux mètres au-dessus de l'horizon. Il se présente comme une grosse boule de feu toute blanche, pas trop éblouissant, puis-je le fixe sans peine. Et sa clarté mystérieuse et douce s'étend comme un immense et féérique ruban aux reflets d'or sur les flots apaisés, dont le silence oppressant n'est interrompu, une seconde, que par le houhoulement puissant et essouffé d'une invisible haleine...

Pendant que notre navire demeurait immobile dans le calme universel des choses, comme pour nous permettre de mieux contempler ces merveilles, des *bois flottés* (1) passaient, entraînés par le courant, le long

du bord. Sur une de ces pièces de bois une douzaine d'oiseaux de mer naviguaient reposés. On eût dit les génies familiers des flots.

Cependant minuit vient de sonner ; il y a un instant c'était le soir du 25, et maintenant, sans transition, nous voici au matin du 26.

J'aime, certes, les nuits étoilées, silencieuses et chaudes, des tropiques ; au milieu de l'Océan, j'ai admiré leurs suprêmes splendeurs ; j'en ai joui de toute mon âme qui, grâce à Dieu, sait comprendre un peu les belles choses et vibrer à leur contact intime et mystérieux. Mais j'aime plus encore les beautés polaires avec leur *soleil de minuit* et leur sauvagerie grandiose, avec leur indéfinissable reflet du ciel descendant sur la désolation et l'horreur des paysages islandais comme une lueur de céleste espérance, enfin avec le vague et la mélancolie de jours infinis silencieux. Ces beautés-là soulèvent avec plus de douceur, avec plus de force aussi, mon âme au-dessus des vilénies, des petites et des vulgarités de l'existence vers les hauteurs sereines, toujours apaisées, des régions du rêve et de l'au delà...

Nous sommes rendus sur les lieux de pêche du nord-est, au milieu des bateaux. A la messe, j'ai fait une improvisation sur l'Evangile du jour, absolument de circonstance : la *pêche miraculeuse*, "*Duc in altum In verbo autem tuo laxabo rete....*"

28 juin, mardi.—Après avoir passé la journée d'hier au milieu d'une flottille de goélettes, nous n'en avons pas, aujourd'hui, aperçu une seule. Mauvaise nuit. Ce matin le vent est tombé, mais une houle énorme a persisté, nous secouant et secouant les voiles et les armures de lamentable façon. A trois heures du soir, brusquement le vent a soufflé en violente tempête. On a pu, juste à temps, " haler bas les frocs,—carguer

vient du golfe du Mexique, et qui relève très sensiblement la température de l'île [qu'il rend habitable], apporte des bois d'acajou et de calacrat, arrachés aux côtes du Brésil ; l'autre, qui vient de l'Océan Glacial, apporte des conifères et des bouleaux, qu'il a pris au nord de la Russie et de la Sibérie.

(1) On connaît le mot de Pascal : " Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie."

[1] Ce sont des pièces de bois, de toutes les dimensions, que l'on rencontre fréquemment dans la mer et sur les côtes d'Islande. Elles y sont apportées par les deux courants marins ; celui qui